

Villes et Pays d'art et d'histoire  
Monts et Barrages en Limousin



laissez-vous conter

14-18

Poussières de guerre



Le Pays Monts et Barrages et la Première Guerre mondiale

Il y a cent ans s'installait dans le monde un conflit d'une ampleur sans précédent, dont les conséquences, pour tous, furent immenses : la Grande Guerre. Particulièrement violente et meurtrière, elle coûtera la vie à des millions d'hommes, privant les campagnes d'une partie de leurs forces vives. Le territoire de Monts et Barrages, pourtant bien loin des champs de bataille, sera particulièrement touché et restera profondément marqué.

Comment la guerre y a-t-elle été vécue, et quelles traces en reste-t-il aujourd'hui ?

C'est pour comprendre l'histoire de ses habitants, les hommes partis au front comme les familles restées à l'arrière, que le Pays d'art et d'histoire de Monts et Barrages entreprend en 2013 une collecte de tout document ayant trait à la Première Guerre mondiale sur son territoire. Grâce à la participation de nombreux habitants, il a pu réunir un riche fonds d'illustrations, lettres, carnets de route et portraits utilisés dans le cadre de l'exposition, et de ce livret associé.

## 14 - 18 Poussières de guerre

**L'exposition « 14-18, Poussières de guerre » et son livret retracent, au travers des destins d'habitants du territoire de Monts et Barrages, l'histoire de la Première Guerre mondiale. Elle relate ainsi, à l'échelle locale, des événements qui ont bouleversé le monde entier.**

La Mission du centenaire de la Première Guerre mondiale est un groupement d'intérêt public chargé du programme commémoratif et historique mis en place dans le cadre du centième anniversaire de la Grande Guerre.

Trois principales missions lui sont confiées :

- Organiser entre 2014 et 2018 les temps forts de ce programme décidés par le Gouvernement ;
- Accompagner et mettre en lumière l'ensemble des actions publiques ou privées avec la création du label « Centenaire » et la mise en place d'un calendrier officiel ;
- Diffuser les connaissances sur l'histoire de la Première Guerre mondiale par le biais d'une bibliothèque numérique en ligne.



centenaire.org

# Le Pays d'art et d'histoire de Monts et Barrages remercie chaleureusement tous ceux qui, en acceptant de partager leurs documents, ont permis la réalisation de l'exposition et de ce livret associé :

FERRAND Françoise et Gilbert (Neuvic-Entier), MARIE-FRESSINAUD Anne-Catherine (Limoges)  
et RIBOULET Jean (Eymoutiers) pour leur aide précieuse

ARNAUD Chantal et Guy (Linards) - AYMARD Jean-Louis (Saint-Léonard de Noblat) - BASSET Jean-Claude (Champnétery) - BAUER Thomas  
BERLAND Roland (Bujaleuf) - BERNARD Odile (Saint-Léonard de Noblat) - BLANZAT Dominique (Neuvic-Entier) - BORDAS Jean-Claude (Neuvic-Entier)  
BOUTAUD Roger (Isle) - BOYER Jean (Neuvic-Entier) - BRÉGAINT Sylvie (Royères) - BRILLOU Josiane et Michel (Neuvic-Entier) - BRUNERIE Joël (Linards)  
CACALY Gaby (Eymoutiers) - CELERIER Marysse (Saint-Amand-le-Petit) - CHAMPEAU Marie-Thérèse (Bujaleuf)  
CHAPOLAUD Lisette (Neuvic-Entier) - CHATAIN Nicole (Bujaleuf) - CHATEAU Marcelle (Limoges) - CLUZEL Marie-Claire (Moissannes)  
COLMAR Paul (Limoges) - COURNEDE Françoise (Limoges) - CROUZILLAT Ginette (Neuvic-Entier)  
DE GENTIL DE ROSIER Thierry et Gilles (Le Châtenet-en-Dognon) - DE L'HERMITE Marie-Annick (Augne)  
DE TONQUEDEC Alain (Saint-Denis-des-Murs) - DROUIN Renée (Eymoutiers) - DUMAIRE Annie (Remprat)  
DUMIS-CHAUBARD Camille (Saint-Martin-Terressus) - DUPUY Jean-Claude (Eymoutiers) - DUTREIX Jean-Louis (Limoges)  
FANTON Claude et Georgette (Saint-Léonard de Noblat) - FARJAUDON Anne-Marie (Condat-sur-Vienne) - FAURY Gérard (Château-neuf-la-Forêt)  
GAGAILLE Michel (Neuvic-Entier) - GARRAUD Pierre (Noyat) - GOURSOLAS Robert (Neuvic-Entier) - GUILLAUME-SIMMONNET Gabrielle (Limoges)  
JANICOT Martine (Neuvic-Entier) - JEUX Ginette (Eymoutiers) - LAFARGE Anne-Marie (Château-neuf-la-Forêt)  
LAJAT Jean-Jacques et Isabelle (Saint-Léonard de Noblat) - LAMANDE Aurélie (Saint-Méard) - LASCALX Marie-Sophie (Saint-Léonard de Noblat)  
LEBREAU Elise (Bujaleuf) - LEGER René et Hélène (Neuvic-Entier) - LENOIR Sylvianne (Saint-Léonard de Noblat) - LOTTE Michel (Saint-Martial)  
MACHEMIE René (Le Châtenet-en-Dognon) - MAGIS Maurice (Château-neuf-la-Forêt) - MALITE Jacqueline (Château-neuf-la-Forêt)  
MARCHEIX Monique (Sauvat-sur-Vige) - MARGINIER Louis (Saint-Léonard de Noblat) - MAUSSET Nathan (Eymoutiers)  
MAZIN Alexandre (Saint-Léonard-de-Noblat) - MCLAUGHLIN Patrick (Royères) - MERLE Marie-Louise (Neuvic-Entier)  
MONTIBUS Camille (Saint-Léonard de Noblat) - MORLON Jean-Pierre (Sauvat-sur-Vige) - MOUNIER Patricia (Royères)  
MOUTHER Bernard (Saint-Germain-en-Laye) - NARBONNE Patrick (Eyboulle) - NONY Jean-Louis (Eymoutiers) - PARINET Colette (Eymoutiers)  
PARNEIX Marcel (Neuvic-Entier) - PATINAUD Michel (Eymoutiers) - PAUTOU Bernard (Eymoutiers)  
PENICAUD Annie et Patrick (La Croisille-sur-Briance) - PILARSKI Chantal (Eymoutiers) - PIN Roger (Le Châtenet-en-Dognon)  
RADONNET Philippe (Bujaleuf) - REYNET Mireille (Darnétal) - RINGAUD André (Saint-Léonard de Noblat) - ROUX Jacques et Yvonne (Neuvic-Entier)  
SAUTOUR Jean-Claude (Linards) - SIRIEX Madeleine et Jean-Louis (Beaumont-du-Lac) - TANDEAU DE MARSAC Martine (Royères)  
TEI Jeanine (Saint-Léonard de Noblat) - TICAUD Huguette et Roger (Neuvic-Entier) - TISSIER Philippe (Montgeron) - TOUNPESE Jeanne (Limoges)  
VALADAS Hervé (Le Châtenet-en-Dognon) - VANDEAUX Pierre et Joël (Bujaleuf) - VIALATOU Nicole (Eymoutiers) - ZRAK Marie-Hélène (Château-neuf-la-Forêt)

Archives départementales de la Haute-Vienne - Association du Musée de la Résistance de Peyrat-le-Château - BFM de Limoges - Cercle historique Pelaud  
Connaissance et Sauvegarde de Saint-Léonard - François Olier (historien) - Le Monde Allant Vers (Eymoutiers) - Mairies de Bujaleuf, Neuvic-Entier, Eymoutiers,  
Royères et Saint-Léonard de Noblat - Musée du Service de Santé des Armées du Val de Gays - Parc d'art et d'histoire de Lens-Liévin

... ainsi que ceux qui souhaiteront participer, jusqu'en 2018, à la poursuite de la collecte.

Exposition et livret réalisés en 2014 par le Pays d'art et d'histoire de Monts et Barrages

Auteurs et conception graphique : Julie LARDY et Guillaume MARTIN / Dépôt légal : juillet 2015

Couverture d'après charte graphique LM Communiquer / Impression : GDS Imprimeurs, Limoges / Crédits photos : p.1 MARIE-FRESSINAUD et p.28 TOUNPESE

Avant le commencement de la Première Guerre mondiale, la grande majorité des futurs combattants avaient déjà pris contact avec l'armée par le biais du service militaire.

À partir de 1905, la conscription, déjà obligatoire, devient universelle et non plus liée au tirage au sort. Elle est alors fixée à deux années.

Mais dès l'été 1913, les tensions grandissantes en Europe et la faiblesse des engagements volontaires poussent les autorités à revenir à un service militaire de trois ans.

Sous la III<sup>e</sup> République, outre son évidente fonction de formation militaire, évoquée ici par le livret d'instruction de François Pagnat, originaire de Royères, le service est aussi conçu comme une véritable école du patriotisme et de la citoyenneté.

Avec la loi de 1905, tous les hommes d'une même classe d'âge, hors exemptés et insoumis, effectuent leur service militaire lorsqu'ils atteignent l'âge de 20 ans. Durant la guerre, toutes les classes allant de 1887 à 1919 (hommes nés entre 1887 et 1899) seront officiellement mobilisés.



[ Coll. BREGAINT ]

Extraits du carnet de chants de Paul Chazeau [ Coll. BRUNIERE ]



Avais au centre, Blaise Blanzat [ Coll. JANICOT ]



[ Coll. LEBREAU ]

La musique et le chant occupent une place importante pour les soldats, permettant de surmonter les épreuves physiques et morales et de maintenir la cohésion du groupe.

C'est ainsi que de nombreux conscrits rédigeaient des carnets de chants, souvent illustrés, afin de mémoriser les textes des chansons, des plus classiques aux plus grivoises...



[ Coll. SIRIEUX ]

Le service militaire donne l'occasion aux hommes d'une même classe d'âge de se rencontrer et de se côtoyer, en dehors de leur cadre de vie habituel. Cela n'exclut pas la participation à un certain nombre de réjouissances, comme en témoigne le verso de la carte postale de gauche, envoyée par Blaise Blanzat de Neuvic-Entier, qui décéda au combat en juillet 1916, à l'un de ses frères :

*« Je t'envoie cette petite carte pour te faire voir la photo de mon bleu qui se trouve derrière moi et l'autre qui est à ma droite, c'est un Limousin qui joue de la clarinette. Tu nous vois ici tous les quatre après avoir fait la bombe le jour de Toussaint ».*

Quant à la carte ci-dessous, elle nous montre un groupe de chasseurs-alpins parodiant un enterrement : c'est celui du « Père Cent », tradition des appelés, cent jours avant la fin du service !



[ Coll. BRUNIERE ]

service  
militaire

Le climat de tension, qui règne sur l'Europe à la fin du mois de juillet 1914, pousse les différents pays à envisager la mobilisation générale. Après la Serbie, l'Autriche-Hongrie ou encore la Russie, la France et l'Allemagne la décrètent simultanément le 1<sup>er</sup> août, deux jours avant la déclaration de guerre officielle.

La mobilisation comprend le rassemblement et l'équipement de tous les réservistes, l'acheminement du matériel de guerre et l'installation d'une logistique efficace. En France, la mobilisation s'étendra sur deux semaines, au terme desquelles plus de trois millions d'hommes seront incorporés.

## LE POPULAIRE DU CENTRE

# Toute l'Europe est en Armes

## AU SEUIL DE L'ABIME

Titres du Populaire du Centre, 2 et 4 août 1914

« À tous ceux qui me parlaient de guerre quatre jours seulement avant la mobilisation, j'y répondais carrément : une guerre maintenant, pense-tu, à l'époque où nous sommes une guerre n'est pas possible. Mais on me répondait : tu n'as pas lu les journaux ? Mais si que je disais, mais il y a assez longtemps qu'ils en parlent tes journaux, ils en parlaient l'année que je faisais mon service il y a dix ans de cela. Voilà ce que je me disais et ce que se disaient beaucoup d'autres comme moi. Mais aussi quelle ne fut pas ma surprise [...] le soir du 1<sup>er</sup> août 1914 en voyant les affiches de mobilisation placardées un peu partout [...]. Et dès le lendemain sans avoir même le temps d'aller dire adieu à ses parents et amis, beaucoup se mirent en route au milieu des pleurs des mères, des femmes et des enfants, car il en partait de tout âge [...]. Puis vint le jour où il fallut partir, après avoir dit adieu aux parents et voisins, il me fallut quitter tout ce que j'avais de plus cher au monde, ma femme et mon cher petit ».

Extrait du carnet de route de Jacques Biron, de Bujaleuf [ Coll. REYNET ]



À l'entrée du village de Charnailles, à Eymoutiers, une modeste croix en bois rappelle encore ce mois d'août 1914. Elle aurait été érigée à l'occasion de la mobilisation pour « protéger » les soldats mobilisés du village. Elle renfermait dans son socle un feuillet sur lequel étaient notés leurs noms.

Resté des décennies en l'état, le socle de la croix est ouvert dans les années 90, et le document écrit, mais en partie effacé, est redécouvert dans une éprouvette. On peut néanmoins y lire les noms de neuf soldats : au moins deux d'entre eux sont morts pour la France.

[ Coll. RIBOULEY ]

# mobilisation

Dans les campagnes, en ce début du mois d'août 1914, l'activité agricole bat son plein et concentre toute l'attention des travailleurs. C'est donc avec une certaine brutalité que les paysans, en plein travail des moissons, apprennent la nouvelle de la mobilisation. L'effet de surprise passé, l'émotion et l'inquiétude s'installent dans les villages, mais on ne dispose que de peu de temps pour y penser, car déjà il faut partir en gare. Les hommes prennent les trains en partance pour le front dans les jours qui suivent, avec anxiété mais aussi résolution, laissant leurs familles sur les quais.



Prévenus d'un événement particulier par le retentissement du tocsin, c'est surtout par le biais des nombreuses affiches placardées dans les campagnes puis par les journaux que les réservistes apprennent leur mobilisation. Leur fascicule de mobilisation individuel leur indique où ils doivent se rendre, et à quel moment.

Parallèlement, animaux et voitures sont déjà en partie réquisitionnés. Mais la mobilisation doit se faire vite, car le 3 août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la France.

Au début du conflit, les plans militaires allemands et français prévoient une guerre courte et efficace. On croit à la force de l'offensive avec, des deux côtés, une confiance certaine en une artillerie moderne et puissante.

Les premières batailles sont brutales, débouchant à chaque fois sur de véritables carnages. Ces offensives de la guerre de mouvement font d'août et de septembre 1914 les mois les plus meurtriers de tout le conflit.

Le 28 août reste de loin la journée la plus funeste pour le Pays Monts et Barrages : près de 180 de ses soldats trouvent alors la mort, contre 2 par jour en moyenne sur l'ensemble de la guerre.

Durant le mois d'août 1914, l'armée française connaît de multiples débâcles, l'obligeant sans cesse à reculer.

Les Allemands entament une course effrénée vers Paris, qu'ils comptent prendre en quelques semaines, afin de pouvoir envoyer rapidement de nouvelles troupes sur le front russe.



[ Coll. CELERIER ]



[ Coll. PAUTOU ]

*« Nous allons environ 2 km plus loin, il fait un temps affreux, les coups des obusiers tombent très près de nous, allons-nous recevoir des coups sans combattre ! Notre infanterie se fait mitrailler, étant trop courageuse. Un agent de liaison... un ordre... les Allemands débouchent du côté d'Hautrécourt, il faut les arrêter à tout prix, notre groupe étant en réserve, c'est à lui qu'échoit la périlleuse mission de les arrêter. Nous partons... nous sommes vus, c'est une golopade furieuse, les obus éclatent de tous les côtés, pas un blessé ! Rien !... Nous traversons un village dans un ravin, à la charge, 300 m plus loin, la plaine débouche brusquement, certainement nous allons être hachés ! »*

Extrait des souvenirs d'André Bousquet, de Linards

En ces premiers mois de conflit, déroutés et épuisés, les soldats français découvrent l'horreur de la guerre, les ruines et la peur de la mort. Dans son carnet de route, rédigé après la guerre, Jean Lajat, de Saint-Léonard de Noblat, confie :



[ Coll. PAUTOU ]

*« On passa une partie de la nuit autour des feux qu'on avait allumés et on put jouir pour la première fois, qui ne devait pas être la dernière hélas, d'un lugubre spectacle : autour de nous trois villages brûlaient, embrasant l'horizon de leurs sinistres. »*

*« On marcha encore une partie de la nuit, ça allait-il durer ainsi depuis trois jours on était presque sans nourriture, je me rappelle que la veille, pour toute ration, j'avais dévoré mon dernier biscuit et ce jour-là il ne me restait plus rien. »*

**mouvements**

Après cette avancée fulgurante vers la capitale, l'Allemagne se trouve confrontée à plusieurs difficultés qui bouleversent ses plans initiaux. Son avancée traitée à épuisé ses soldats, par ailleurs difficilement ravitaillés.

Devant cette opportunité et après deux semaines de retraite, les troupes françaises, également à bout de force mais déterminées, se fixent sur la Marne et font volte-face : il faut défendre Paris. Entre les 6 et 13 septembre, elles parviennent ainsi à repousser les Allemands, qui reculent jusqu'à la Somme. L'une après l'autre, les armées face à face tentent de déborder l'adversaire en montant vers le nord, jusqu'à rejoindre la mer en Belgique.

Peu à peu, les troupes creusent des tranchées et s'entrent. La ligne de front se stabilise alors de la Suisse à la mer du Nord. C'est le début de la guerre de position.

[ Coll. PAUTOU ]



# tranchées

En novembre 1914, après trois mois d'une guerre de mouvement particulièrement destructrice et meurtrière, la campagne, qui devait être brève, s'enlise. Alternant petites victoires et grandes débâcles, aucune des deux armées qui se font face ne parvient à s'imposer.

De part et d'autre, les troupes s'installent et s'enterrent dans un réseau complexe de tranchées fortifiées, constituant un front de combat de plusieurs centaines de kilomètres.

*« Quand il fut jour, on nous arma de pelles et de pioches et on alla creuser un boyau dans un bas-fond où nous n'étions pas visibles. Mais parfois il arrivait des rafales d'obus et on était obligés d'abandonner notre travail. On le reprenait quand ça se calmait. La nuit, on allait par équipe approfondir des boyaux ou relever la terre des éboulements occasionnés par les obus. »*

Carnet de route de Jacques Biron, début 1915



Sous le I, Antoine Bazennat, de Névez-Entier, dans une tranchée à Bapaume (Somme) [ Coll. GAGAILLE ]

[ Coll. MARIE-FRESSINAUD ]



*« On arriva dans la tranchée de deuxième ligne et chacun chercha un abri. Il y en avait de toutes les formes : où le terrain était solide on creusait en-dessous et dans le terrain mou on faisait tout simplement une entaille à côté de la tranchée, on recouvrait cette entaille avec une toile de tente et on se fourrait dedans, un ou deux suivant la grandeur ou suivant qu'il y avait de la place. J'eus la chance que mon escouade fût logée dans une tranchée recouverte avec du zinc et de la terre par-dessus. C'étaient les Boches qui avaient construit ça, car on les avait repoussés de 4 ou 5 kilomètres. On boucha les deux extrémités avec deux toiles de tente et on se fourra dessous, empilés comme des sardines. »*

Carnet de route de Jacques Biron, début 1915



[ Coll. MARIE-FRESSINAUD ]



[ Coll. MARIE-FRESSINAUD ]



[ Coll. MARIE-FRESSINAUD ]

*« Et il ne fallait pas songer à sortir en dehors car les boîtes s'effaient par-dessus, les Boches tiraient toute la nuit, et même il fallait se baisser car dans certains endroits, les boyaux n'étaient pas assez profonds, ce qui était très fatigant. »*

Carnet de route de Jacques Biron, 1915

Piquet de barbelés, prélevé dans une tranchée du secteur de Verdun en janvier 1919 [ coll. DUPUY ]

Jean Fressinaud-Masdefeix, de Sauvât-sur-Vige, est passionné de photographie. Lorsqu'il est mobilisé, il entre dans le génie et va réaliser, durant les quatre années de guerre, des centaines de clichés, constituant un témoignage remarquable de la vie des soldats au front.

Manger, boire, dormir, se laver, lutter contre le froid et l'humidité, se protéger des obus, des gaz et des maladies sont les préoccupations premières de ces soldats entassés dans les longs kilomètres de tranchées qui composent le front. En attendant la fin du conflit, il faut tenir.

Alors que la guerre s'enlise, les combattants s'organisent pour survivre dans ces trous. Ils apprennent à tout supporter, et s'habituent aux pires conditions, atténuées par les nombreux liens d'entraide et de camaraderie qui les rassemblent.



[ Coll. MARIE-FRESSINAUD ]

Dans son carnet de route, Ernest Aymard s'indigne des conditions dans lesquelles ses compagnons et lui évoluent. En mars 1915, il raconte :

« Le matin café également porté de la veille et que les cuisiniers vont faire chauffer à l'arrivée, à l'abri des vues de l'ennemi. Comment avec une nourriture aussi peu nutritive et abondante peut-on supporter toutes les fatigues qu'impose la vie des tranchées. Alors c'est la dépression physique, entérite, typhoïde, bronchite, voilà ce que je redoute autant et plus que les balles et les obus.

Une autre souffrance qui n'est pas la moindre pour moi : c'est la saleté dans laquelle nous sommes forcés de vivre. Pas une goutte d'eau, non seulement pour l'alimentation mais aussi pour les soins hygiéniques. Ce matin j'avais les mains si noires que j'ai ramassé avec mon gant à toilette les gouttes d'eau sur les tôles du gourbi et que j'ai frotté mes mains avec le gant humide ce qui n'a fait d'ailleurs qu'une espèce de mortier entrant dans les pores et les crevasses.

Et puis il faut manger dans la même assiette ou garnelle pendant six jours sans la laver quand on n'est pas obligé de la prêter au camarade qui a perdu ou oublié la sienne. Jusqu'à la cuillère à bouche. Je ne parle pas du quart dans lequel on boit [à] plusieurs presque naturellement. Quelle vie de pourceux ! »



Ainsi sous l'abri, Paul Celas, de Saint-Léonard de Noblat  
[ Coll. MOUTHIÈRE ]

23 mars 1915 : « Cantonement comme d'habitude dans la paille. J'y dors bien quand même, il faut croire que c'est une question d'habitude !!! »

26 mars 1915 : « On me présente à mes camarades de compagnie que je trouve dans un gourbi. Je suis bien triste. Je couche sur un lit de cailloux et je dors à peine. »

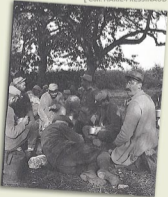
[ Coll. MARIE-FRESSINAUD ]

[ Coll. MARIE-FRESSINAUD ]



[ Coll. MARIE-FRESSINAUD ]

[ Coll. MARIE-FRESSINAUD ]



survivre



Rendus plutôt discrets par la censure, par la pudeur et par le souci de ne pas trop inquiéter leurs proches, les soldats évoquent rarement dans leur correspondance la rudesse de leur vie, au front, dans les hôpitaux ou dans les camps de prisonniers.

C'est plus fréquemment à leurs carnets de route qu'ils confient souffrances et émotions, douleurs physiques et morales, froid, faim, ennui, peur et colère face à cette guerre qui les dépasse.

souffrir



[ Coll. SIRIEUX ]

En partance pour le front en septembre 1914, Jacques Biron, de Bujaleuf, croise déjà de nombreux trains de blessés : « Ces trains étaient remplis de pauvres diables tous en rang, les plus malades étaient couchés sur la paille dans des wagons de marchandises, les autres dans les wagons de voyageurs. Tous paraissaient très fatigués tant par leurs blessures que par la fatigue occasionnée par de longues marches qu'ils nous disaient qu'ils avaient faites par une chaleur terrible. Beaucoup qu'on questionnait nous répondaient très bien tandis que d'autres avaient grand peine à ouvrir la bouche et nous regardaient d'un regard qui voulait dire : allez-y voir et vous verrez comment ça y fait. »

Quelques temps plus tard, lui même se retrouve en convalescence à deux reprises, d'abord blessé par balle pendant la bataille de la Marne, puis, en mai 1915, il contracte la fièvre typhoïde dans les tranchées.



Jacques Biron, signalé par une croix [ Coll. REYNET ]

Julien Léger, de Neuville-Entier, est arrêté et enfermé dans un camp de prisonniers de guerre en Allemagne dès septembre 1914. Sa captivité durera 52 mois durant lesquels il enverra de nombreux courriers à ses parents.

« Le dimanche après avoir fait la lessive et la toilette, on passe le reste de la journée sur le bord de la rivière ou à l'ombre des marronniers. C'est tout de même triste de rester si longtemps, il me semble qu'il n'y aura pas de fin et au lieu de m'habituer ici je m'ennuie plus que jamais. » 9 mai 1916



Julien Léger, devant 3<sup>e</sup> à gauche [ Coll. LEGER ]



[ Coll. MARIE-FRESSINAUD ]

[ Coll. MARIE-FRESSINAUD ]

- « La batterie tira, tira, nous étions fous, à quelques-uns des nôtres le sang sortait par les oreilles, tellement la canonnade était violente. » André Boussquet, 27 août 1914

- « Quand vint midi, la soif nous tenaillait, on essayait de manger les restes de notre pain que nous avions touché la veille, mais on avait tellement soif qu'on n'avait plus de salive dans la bouche et on ne pouvait pas l'avaler. » Jacques Biron, début septembre 1914

- « La pluie a continué la nuit et le jeudi et les boyaux sont d'une saleté repoussante. Les cadavres sentent mauvais malgré le chlore dont on arrose les tranchées. » Ernest Aymard, 10 mai 1915

- « Fallut endurer un froid terrible durant ces quelques jours, le sol durci par la gelée et 20 cm de neige rendait tout mouvement impossible pour pouvoir se réchauffer. La tête, si on se dressait, dépassait de la tranchée et le boche tout proche veillait au trop curieux. De ces quelques jours, si en souvenir je n'ai pas eu de décoration, comme le lieutenant Labrousse, j'ai eu la satisfaction d'avoir eu un pied gelé, plutôt un commencement, j'ai perdu après tous mes engles de ce pied, chute qui s'est produite aussitôt après et s'est reproduite par la suite plusieurs fois. » Jean Lajat, début janvier 1917



Plus de 9 millions de soldats morts dans le monde, et près de 2 500 pour le seul Pays Monts et Barrages. C'est le lourd bilan de quatre longues années de guerre.

Obus, baïonnettes, mais aussi lance-flammes, mines et gaz toxiques font tomber par milliers les hommes sur les champs de bataille. À cela s'ajoutent l'insalubrité, la malnutrition et la proximité qui favorisent le développement des maladies.



[ Coll. MARIE-FRESSINAUD ]

[ Coll. MARIE-FRESSINAUD ]



La mobilisation de dizaines de millions d'hommes pousse les armées à se doter d'un grand nombre d'armes de guerre très innovantes et surtout particulièrement meurtrières.

Les gaz de combats sont utilisés pour la première fois par les troupes allemandes le 22 avril 1915 sur le front d'Ypres, en Belgique. leur permettant, grâce à l'effet de surprise, de mettre à mal la défense alliée, qui sonnée et désorganisée, doit reculer de plusieurs kilomètres.

Seul debout, Pierre Colas de Saint-Léonard de Noblat  
[ Coll. MOUTHIER ]



« Les tranchées ennemies regorgent de morts, nos fantassins ont des baïonnettes pleines de sang. À 20h, une violente contre-attaque menée par un bataillon et demi est faite, tous les hommes sont fauchés par notre feu. Une autre est faite par un bataillon, elle est immédiatement envoyée, les sept huitièmes des hommes ne se relèvent plus. À 1h, une autre violente contre-attaque. L'effectif d'un bataillon est couché par terre, par notre artillerie et les mitrailleuses. [...] Nous avons des pertes, mais celles de l'ennemi sont quatre fois supérieures. »

André Bousquet, 10 avril 1915

Tombe d'un soldat inconnu dans la nécropole nationale Saint-Charles de Puytye, à Ypres  
[ Coll. RINGAUD ]



Dans la Meuse, tombe provisoire de Pierre Calap, d'Ymonstiers [ Coll. CACALY ]



Ces plaques prorrostaient entre autres de faciliter l'identification des soldats. Celle-ci (recto et verso) est un nom de Pierre Rouler, de Baziers-Saint-Georges  
[ Coll. BOUTAUD ]

« Le 14 juillet 1915

Mes chers parents

Je vous envoie cette photo pour vous faire voir le cimetière de mon régiment. Le cimetière où reposent les camarades qui sont tombés pendant notre séjour là-bas. Ah ! Quand ça finira cette maudite [ guerre ] ? Espérons que ça sera bientôt et que nous aurons le plaisir de nous revoir. Votre fils qui vous aime et vous embrasse de tout cœur et qui espère que la destinée lui permettra de revenir auprès de vous.

Votre fils, NONY Jean

PS : où j'ai marqué le point c'est deux de la section et un trait c'est un nommé MOREAU de Limoges et de la section. »

Jean Nony, de Neuvic-Entier, sera tué le 24 février 1916 dans la Marne.

[ Coll. CHAPOULAUD ]



mourir

Au front, les journées sont souvent longues et se ressemblent. Ernest Aymard écrit le 8 novembre 1915 : « Calme plat, rats, pluie, neige, quelques obus par jour. »

Dans ces conditions, pour les soldats, le réconfort se trouve dans les plaisirs simples : dormir dans une grange, partager un ragôut de sanglier, du vin, pêcher, lire des courriers, faire une trêve avec ses ennemis, fumer, rire...



[ Coll. MARIE-FRESSINAUD ]



Au front, Paul Colas, de Saint-Léonard de Noblat  
[ Coll. MOUTHER ]

« Pour tout abri, on avait des petites tranchées recouvertes en toit de chaume, qui nous garantissaient peu du froid, mais peu importe, on faisait la cuisine par pièce, on avait installé une petite table faite de petits rondins rassemblés et une fois réunis autour pour les repas chaque pièce représentait une petite famille où la gaieté et l'entrain ne faisaient pas défaut. On avait en outre l'avantage de pouvoir se payer assez souvent quelques bons civets de lapins qui fourmillaient dans les bois de sapins qui nous enviraient. Les jours de brouillard deux ou trois de nous portaient armés d'une pelle et jamais on ne revenait bredouilles. »

Jean Lajat, décembre 1914

[ Coll. TETI ]



[ Coll. ARNAUD ]



Pour se distraire, les soldats jouent aux cartes, lisent et parfois sculptent. bricolent, ornent les douilles d'obus et les balles : c'est l'art des tranchées. Ces objets, comme cette bague sculptée, sont ensuite rapportés à l'arrière, comme des « souvenirs ».

De rares images témoignent de rapprochements exceptionnels entre des soldats allemands et français, qui vivaient face à face dans les tranchées, durant des semaines, parfois seulement séparés de quelques dizaines de mètres. En photographiant ces courts moments de fraternisation, les soldats risquaient jusqu'à l'exécution.

Ci-dessous, un exemple de fraternisation début 1916, photographiée par Jean Fressinaud-Masdefeix, de Sauviat-sur-Vive.



[ Coll. MARIE-FRESSINAUD ]



[ Coll. MARIE-FRESSINAUD ]

Plusieurs milliards de lettres et cartes seront échangées en France pendant toute la période du conflit. Lien essentiel entre les soldats au front et leur famille, la correspondance est cruciale pour le maintien du moral des soldats et plus largement de l'effort de guerre.

Si les familles sont rassurées de recevoir ainsi quelques signes de vie, elle apporte souvent pour les combattants un réconfort inestimable, un soutien précieux pour les aider à tenir.

Malgré la censure, les illustrations des cartes postales sont porteuses d'autant de sens que les textes écrits au verso.



[ Coll. BRILLOU ]



[ Coll. CELERIER ]



[ Coll. FAURY ]



[ Coll. FAURY ]



[ Coll. RIBOULET ]



[ Coll. TISSIER ]



[ Coll. MONTIBUS ]



[ Coll. CELERIER ]



[ Coll. MONTIBUS ]

Peu coûteuses, faciles à diffuser et à contrôler, les cartes postales illustrées sont envoyées chaque jour par milliers.

Images de guerre, messages d'amour, de soutien ou de patriotisme, représentations des grandes figures militaires et politiques, d'événements historiques, en noir et blanc, colorisés, dessinés : plus de 10 000 modèles de cartes postales sont créés durant le conflit.

Ce sont aussi d'importants témoignages de la forte propagande qui était alors exercée.

correspondance

La longueur inattendue de la guerre contraint l'État-Major français à mettre en place un régime de permissions à partir du 1<sup>er</sup> juillet 1915 pour les combattants, alors que les militaires de l'arrière et les officiers ont déjà pu en profiter.

L'objectif est triple : améliorer le moral des militaires et des civils, mettre un frein à la baisse de la natalité et soutenir la vie économique, notamment par le biais des permissions agricoles.

Courtes, rares, irrégulières et fortes en émotions diverses, les permissions n'en sont pas moins des moments attendus par tous avec grande impatience.

[ Coll. SIRIEUX ]



Comme en témoigne la carte postale ci-dessous,

envoyée par Louis Roby à son beau-frère Antoine Faury, de Bujaleuf, qui sera « tué à l'ennemi » moins d'un mois plus tard le 11 août 1917 dans la Meuse, les permissions, qu'elles soient envisagées, à venir, en cours ou passées, occupent une grande place dans l'esprit des soldats et contribuent grandement au maintien du moral des combattants. Si les permissions sont généralement les moments de détente et de retrouvailles espérés, cela n'est pas toujours le cas. Louis Chabante, de Saint-Léonard de Noblat, demande à son colonel, dans une lettre, une permission pour se rendre au chevet de sa mère « gravement malade ». D'autres reviennent en permission agricole pour venir aider leurs familles aux moments des labours ou des récoltes.



[ Coll. FAURY ]

L'application des permissions oblige à mettre en place toute une organisation, en particulier ferroviaire, de grande envergure, pour le transport aller et retour des soldats. Ce défi logistique sera très difficilement relevé, et beaucoup de voix s'élèveront pour se plaindre notamment des conditions de circulation.

Plusieurs drames émailleront de plus ces années de guerre. Le plus important a lieu près de Saint-Michel de Maurienne, dans les Alpes, lorsqu'un train de permissionnaires venant d'Italie déraile et prend feu, faisant plus de 400 morts le 12 décembre 1917 : parmi eux se trouvent Léonard Blianzat, de Champnétery, et André Chambaretaud, de Beaumont-du-Lac.

Une collision entre deux trains près de Châteauroux, un mois après l'armistice, le 6 décembre 1918, entraîne la mort de plusieurs dizaines d'usagers, dont celle de Jacques Faucher, de Saint-Paul, alors de retour de permission.

[ Coll. BREGAINT ]

# permissions



Pour certains enfin, la tension qui naît de la crainte de revoir ceux que l'on aime après des mois d'absence, la difficulté de retrouver sa place dans le foyer ou le fait de devoir si vite repartir, vient ternir ces quelques jours tant espérés.



L'ampleur et la durée de la guerre engendrent de très nombreux déplacements de troupes, qu'il s'agisse de soldats français (de métropole et des colonies) ou étrangers (anglais, américains), et de civils fuyant l'occupation ou les zones de combat.

Cet immense brassage de populations est également sensible dans des secteurs très éloignés du front, marqués par la présence de blessés, de soldats en transit, de réfugiés ou de prisonniers allemands, utilisés comme main d'œuvre à l'arrière.

Deuxième empire colonial en 1914, la France n'hésitera pas à utiliser cet immense potentiel. Plus de 700 000 combattants et travailleurs issus des colonies viendront en Europe pour participer pleinement à l'effort de guerre.

La présence de blessés sénégalais (ci-contre) ou d'infirmiers indochinois (ci-dessous) à l'hôpital de Saint-Léonard de Noblat, par exemple, a certainement constitué une ouverture inédite sur le monde pour les habitants du territoire de Monts et Barrages.



[ Photographique Paul COLMAR ]

Enfants de la famille Stechele réfugiée à Eymoutiers [ Coll. RIBOULET ]

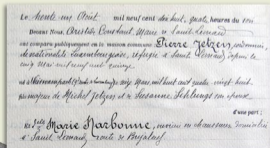


[ PAH ]

Fin 1914, la France compte déjà près de 100 000 réfugiés originaires de Belgique, touchée par les combats des premiers jours de guerre. Ils seront plus de 300 000 en 1918.

Plusieurs familles belges, dont les Stechele, s'installent sur la commune d'Eymoutiers. En remerciement, elles offrent, dans les années 1920, une plaque encore visible aujourd'hui sur le monument aux morts de la commune, rendant ainsi hommage aux soldats d'Eymoutiers morts durant le conflit.

Refugiés de Belgique, du Luxembourg ou du nord de la France, leur présence, même dans les plus petites communes, nécessite la mise en place d'une organisation adaptée. Leur intégration progressive aboutira dans certains cas à une installation définitive dans leur territoire d'accueil.



d'une part ;

et de l'autre Marie Jacobine, mariée en secondes nocces, Française et de Saint-Léonard, veuve de Brugal.

Acte de mariage en 1918 entre une habitante de Saint-Léonard et un réfugié luxembourgeois [ Archives de Saint-Léonard de Noblat ]



Portrait d'Elie Xavier Stechele [ Coll. RIBOULET ]

[ PAH ]

guerre mondiale





Les deux fêtes nationales, les 4 et 14 juillet, furent l'occasion de parades, discours et chants permettant de renforcer les liens naissants entre soldats américains et population locale. Une lettre écrite à Saint-Léonard de Noblat le 14 juillet 1918 par Élisabeth du Chaland, veuve du sous-lieutenant Guy de Tonquédec, mort pour la France le 26 mai 1917, témoigne de ce rapprochement.

Elle s'adresse à Miss Davidson, marraine de guerre américaine :

« Nous avons depuis six semaines un régiment américain dans notre petite ville et j'ai été heureuse d'offrir une chambre à un lieutenant. Il est malheureusement resté peu de temps ici, ayant été envoyé à Paris. J'appréhends à ma petite France d'aimer les Américains, et ce matin, 14 juillet, elle doit porter des fleurs au drapeau américain. Dans ce salut au drapeau, veillez vous, chère Mademoiselle, la reconnaissance de tous les parhélins de France pour la grande nation qui vient nous aider à venger nos glorieux morts, et la reconnaissance très particulière de mes enfants et moi pour vous. »

[ Lettre coll. DE TONQUÉDEC ]



[ Coll. TANDEAU DE MARSAC ]

Lorsque les États-Unis entrent en guerre en avril 1917, leur armée est encore loin d'être opérationnelle. Les forces américaines devront donc terminer leur instruction sur le territoire français avant d'être envoyées dans les zones de combat.

Ainsi, plusieurs éléments des Coast Artillery Regiments US s'installent à Saint-Léonard de Noblat à partir de juin 1918. Alors que le 58<sup>th</sup> CAC part pour le front en Lorraine le 24 octobre, le 72<sup>nd</sup> n'aura quant à lui pas le temps de quitter l'arrière avant l'armistice du 11 novembre.

Des liens étroits se sont créés entre habitants de Saint-Léonard de Noblat et soldats américains, durant les quelques mois de leur présence en Limousin, et ont parfois connu d'heureux dénouements.

Catherine Ringuet, ouvrière en chaussures âgée de 19 ans, née à Saint-Léonard, épouse le 15 mars 1919 Herman Santhouse, sergent au 58<sup>th</sup> CAC âgé de 30 ans, né à Paterson dans le New Jersey. En cette même année, ils s'installent à Yonkers, près de New York, où ils donneront naissance à trois enfants : John, Catherine et William.

Extrait d'un carnet d'origine inconnue  
[ Coll. FANTON ]

« 4 Juillet 1918

Je ne suis qu'un parmi un million de soldats des États-Unis qui sont venus en France pour se battre à ses côtés pour le droit, contre la brutalité et la cruauté. Comme beaucoup d'autres, j'ai vu la célébration conjointe de notre Independence Day, j'ai vu la France nous offrir toute la beauté et la générosité de son cœur à l'occasion de notre grande fête nationale. Pourrons-nous jamais rembourser la dette que notre nation doit à la France, et qu'elle doit en particulier à Saint-Léonard, notre douce et affectueuse hôtesse ?

Nous apprenons à connaître la France et nous l'aimons ! Nous sommes fiers d'aller avec elle au combat. Nous aussi, nous allons adopter cette sublime devise : « Ils ne passeront pas ! » Et bientôt nous allons crier ensemble : « It's on en suite ! »

James W. Foster, 2<sup>e</sup> lieutenant, CARG, 58<sup>th</sup> Artillery (CAC) »

July 4<sup>th</sup> 1918  
I am truly one of a million  
glad to be the United States who  
have come to France to fight  
with her for the right against  
the beastly and evil monster  
one of whom I have seen the  
great celebration of our  
Independence Day. I have seen  
France pour out the full heart  
and power of her  
heart to us on this great  
holiday. We are with you  
the best our nation ever  
knew, and that in particular  
our kind and affectionate  
hostess?  
We are leaving to your  
France and our love has  
led us proud to go with her

Catherine Ringuet  
Herman Santhouse

Signatures du Pacte de mariage [ Archives de Saint-Léonard de Noblat ]

Dès les premiers jours du conflit, l'importance du nombre de blessés nécessite la multiplication des hôpitaux sur tout le territoire national. Ces établissements constituent pour l'arrière le principal contact avec la réalité de la guerre.

Sur le territoire actuel de Monts et Barrages, jusqu'à mille lits furent simultanément disponibles pour accueillir blessés et surtout convalescents, répartis dans huit structures différentes.



Hôpital dans l'École supérieure de garçons de Saint-Léonard de Noblat [ Coll. FANTON ]

Hôpital dans l'école supérieure de filles de Saint-Léonard de Noblat [ Photothèque Paul COLMAR ]



[ Coll. RIBOULET ]

L'Hôpital Complémentaire n°31 d'Eymoutiers, installé dans l'ancien collège, ouvre ses portes dès le 11 août 1914 et fonctionne jusqu'au début de 1919. D'abord doté de 50 lits, sa capacité passe dès 1915 à plus de 100 lits. Durant la guerre, l'HC n°31, dirigé par le docteur Pradet, alors maire d'Eymoutiers, accueillera 2 447 malades et blessés de toutes origines.

À Saint-Léonard de Noblat, l'Hôpital Complémentaire n°35 a compté plus de 500 lits répartis sur quatre sites : l'école primaire supérieure de filles (collège actuel), l'école supérieure de garçons (lycée actuel), l'école communale de garçons et le château de Brignac (commune de Royères). Ce dernier fut dès janvier 1915 transformé en hôpital bénevole (HB n°119 bis).

[ Coll. AYHARD ]



Convalescents à l'hôpital de Saint-Léonard de Noblat [ Coll. FANTON ]



Hôpital dans l'école de filles et la gendarmerie de Châteauneuf-la-Forêt [ Coll. RIBOULET ]

En plus des hôpitaux d'Eymoutiers et de Saint-Léonard de Noblat, six structures privées, plus modestes et à l'existence souvent plus brève, viennent renforcer le maillage du territoire : cinq hôpitaux bénévoles (à Châteauneuf-la-Forêt, à Eymoutiers, à Royères et à Saint-Paul) et deux établissements portés par l'Œuvre de l'Assistance des Convalescents Militaires (à Châteauneuf-la-Forêt et à Neuville-Entier). Ces différents établissements avaient une capacité de 20 à 150 lits chacun.

hôpitaux





Musée du service de santé des armées

L'Hôpital Bénévole n°26<sup>th</sup> ouvre dès le mois de septembre 1914 à Eymoutiers, à l'initiative de M. de Queyriaux, maire de Saint-Amand-le-Petit et fils du colonel de Queyriaux, figure de la Guerre de 1870.

Installé dans sa chemiserie, rue Farges, l'hôpital propose 40 lits en 1914 puis 70 en 1915. Malgré cela, il est considéré comme surpeuplé début 1916 et sa capacité portée à 100 lits.

Mis en sommeil à la fin de cette même année, il ferme définitivement ses portes en 1917, après avoir accueilli plus de 350 malades et blessés.

Si l'on en croit une lettre anonyme publiée par le Populaire du Centre le 27 septembre 1914, les débuts furent quelque peu compliqués :

« Que faut-il penser de ce qui se passe à Eymoutiers ? Il y a une ambulance indépendante, autorisée par qui de droit, très propre, très bien installée, disposant de deux médecins. Elle est prête depuis quinze jours et malgré demandes et démarches et promesses, elle n'a reçu aucun blessé, alors qu'il y en a, paraît-il, en surnombre à Limoges. Qu'est-ce que cela signifie ? Ne répondez pas que cela se passe à Eymoutiers et qu'ainsi tout s'explique. Ce ne serait pas suffisant ».

L'hôpital accueillera rapidement de nombreux blessés dans d'excellentes conditions d'après différents rapports d'inspection : « Salles de malades [...] très hygiéniques - chauffage central - éclairage électrique - lavabos, WC avec chasse d'eau à chaque étage... »



[ C. H. RIBOULET ]

Directeur-chef, M. de Queyriaux était assisté par deux médecins, dont Jules Fraisseix (debout au milieu de la photographie en haut à gauche), qui sera maire d'Eymoutiers de 1919 à 1952, conseiller général, député et conseiller de la République.

Le service hospitalier était également assuré par des infirmières parmi lesquelles se trouvait la femme et les quatre filles du directeur. Plusieurs d'entre elles recevront la médaille d'honneur des épidémies, en argent.

L'une de ses filles, Yvonne, succombera à une maladie contractée au chevet des blessés. La mention accompagnant sa médaille, reçue quelques jours seulement avant son décès, précise : « Depuis le début des hostilités, a fait preuve, au détriment de sa santé, d'un remarquable dévouement et d'une abnégation absolue auprès des blessés et des malades ».



Musée du service de santé des armées



Musée du service de santé des armées

Éloignées des zones de combat, les populations de l'arrière participent elles aussi pleinement à l'effort de guerre, et ce, à tous les niveaux.

L'État, qui doit faire face à des dépenses en forte augmentation, lance à plusieurs reprises des emprunts nationaux pour financer cette guerre très coûteuse.

À l'échelle locale, les communes, les écoles et les familles notamment s'organisent pour faire parvenir aux combattants argent, nourriture, vêtements et ustensiles nécessaires au maintien du moral ou tout du moins d'une subsistance décente.

Pour soutenir les soldats, tant sur le plan physique que moral, les familles envoient régulièrement au front des colis préparés par leurs soins. Outre les denrées alimentaires, les colis contiennent parfois cache-nez, caleçons et autres vêtements chauds.

Dans une lettre envoyée à sa sœur le 5 mars 1915, Gabriel Champeytnaud, de Peyrat-le-Château, fait part du « grand plaisir » qu'il a trouvé en découvrant dans son colis des chaussettes « bien plus chaudes que celles qu'on touche ou qu'on achète. »

Pour les prisonniers de guerre, les colis sont parfois essentiels. Le 9 mai 1916, Julien Léger, prisonnier en Allemagne, écrit à ses parents : « Je vous assure chers parents que si l'on ne recevait rien, on pourrait la serrer. »



[ Coll. FAURY ]

Ci-dessus, carte postale d'Antoine Faury, de Bujaleuf, à son épouse Marie, née Roby :

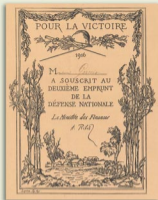
« [...] Chère petite femme, j'avais oublié de te dire de me faire repasser mon rasoir quand tu trouveras l'occasion de faire apporter à Badouret à Eymautiers, puis tu me l'enverras dans un colis, mais je te dis bien quand tu trouveras l'occasion. Et ce que je te dois pas de mettre dans le colis, si tu ne trouves pas de salé et du saucisson, tu mettras comme je te le dis un peu de beurre et du fromage bougné si tu en trouves. Si tu en trouves pas il en faut pas et je t'envoie une carte d'une blague du poilu, j'espère que tu [...] comprendras que dix francs ne me chassent pas le cafard [...] ».



[ Coll. CELERIER ]



[ Coll. DUTREUX ]



[ Mairie de Bujaleuf ]

Emprunt à la Banque de France, augmentation des impôts et des contributions indirectes, tous les outils fiscaux habituels sont employés par l'État pour répondre à l'accroissement conséquent des dépenses publiques.

Ils s'avèrent pourtant largement insuffisants. C'est donc vers l'épargne des citoyens que le Ministre des Finances doit très rapidement se tourner : émissions de bons de la Défense nationale à destination du grand public à partir de 1914 et emprunts annuels de 1915 à 1918 seront deux ressources financières importantes pour le budget de l'État français.



[ Coll. DUTREUX ]

soutenir le front

# travail et privations

Si de nombreuses photographies, cartes postales et carnets de route témoignent de l'austérité et de la rudesse de la vie des soldats au front, il nous reste peu de traces de la vie menée à l'arrière, par les femmes, les enfants et les hommes âgés.

Privé d'une grande partie de ses forces vives par la mobilisation des hommes en âge de combattre, le monde rural se réorganise pour survivre et maintenir les activités les plus nécessaires.

Dans ce combat de l'arrière, de nombreuses femmes vont s'atteler à tous les travaux agricoles, tenir leur foyer et soutenir leurs hommes, jouant ainsi un rôle central dans l'effort de guerre.

La pénurie de main d'œuvre est aussi sensible dans le commerce et l'artisanat que dans l'agriculture. En mai 1917, la commune de Bujaleuf est momentanément privée de son boulanger Jean Brousse, pour cause de maladie. Ses élus choisissent de créer une boulangerie municipale afin d'approvisionner les habitants en pain.

Sa gestion est alors confiée à Louis Dutreix, conseiller municipal et fonctionnaire de la commune. Elle fonctionnera jusqu'en mai 1920, lorsque Jean Brousse reprendra son activité.

27 mai		
1 pain fabriqué		
15 pains Brousse à 0,75	11,25	17,65
25 pains blancs à 0,75	18,75	
80 pains blancs à 0,75	60,00	
60 pains blancs à 0,75	45,00	
26 mai		
104 pains blancs à 0,75	78,00	163,65
2 pains blancs à 0,75	1,50	
202 pains blancs à 0,75	151,50	
1 pain blanc au pain noir		

Extrait des comptes de la boulangerie de Bujaleuf  
[ Coll. DUTREIX ]

[ Mairie de Bujaleuf ]

La guerre entraîne dans tout le pays un état de crise se traduisant par une pénurie croissante des produits de première nécessité, et par une forte inflation. Les réquisitions de l'armée participent grandement à ce phénomène, puisqu'elles concernent tout le monde et ce, à toutes les échelles.

Particuliers et collectivités, tous sont sollicités pour le ravitaillement du front, dans les limites de leurs possibilités, parfois très maigres.

Dans la lettre ci-dessus, Jules-Ferdinand Gay-Lussac, petit-fils du savant, explique à Henri Gorceix, ancien maire de Bujaleuf, qu'il peine à se déplacer car la réquisition ne lui a laissé que des chevaux « hors d'âge », « comme leur propriétaire ».

*Cher Henri, les chevaux que j'ai achetés sont  
hors d'âge, j'ai essayé de vendre les autres pour  
acheter, ils sont tous très malades, j'ai  
peut-être essayé de les faire mourir, mais  
rien n'a servi; en fait, il n'y a plus rien de bon  
à acheter, plus de 40 à 45 l'hectare par jour.*

Sur le front, Pierre Bourdelas, de Bujaleuf, reçoit de ses parents et de Marthe, sa sœur, de nombreuses lettres dans lesquelles ils évoquent les difficultés pour les femmes et les anciens de maintenir l'activité agricole et la peine que chacun éprouve à trouver de la main d'œuvre. Les courriers cessent au décès de Pierre le 29 juillet 1916, à Landrecourt près de Verdun.

4 avril 1915 : « Nous avons presque fini de planter les pommes de terre, nous avons ensencé presque toute la terre de la Croix de Milan, mais je crois bien que si la guerre ne finit pas bientôt, nous ne pourrions ni les piocher ni les ramasser non plus. Il ne reste plus personne que les vieux comme moi au pays. »

6 mai 1915 : « Lundi, le 4 mai, c'était foire à Saint-Léonard, il paraît qu'il y avait beaucoup de monde et beaucoup de bétail, la banche n'a plus de bornes, le bétail est hors de prix. »

16 octobre 1915 : « Cher frère je ne vois pas de grandes nouvelles du pays à te dire. C'est toujours la grande misère et de plus ça vient, de plus ça vient misérable. On ne peut trouver personne plus pour aider à travailler, je crois qu'il y en restera des blés à ensencement. »

17 octobre 1915 : « Dans notre village c'est bien dur de voir labourer des femmes, la fille Mariaduc plante ses blés, ainsi que la femme de Bessolot, la femme de Maduraud aurait besoin de faire la même chose, elle n'a pas commencé de planter encore un sillon de blé. »



[ Coll. MONTBIGY ]

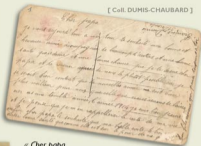


[ Fonds BOUDEAU - BFM Linsges ]

Le nombre très important de tués, dès les premières semaines du conflit, et le manque d'informations précises concernant le déroulement de la guerre installent à l'arrière un climat d'attente et d'inquiétude, que la correspondance ne vient que partiellement atténuer.

Chaque jour, on craint que le maire ou qu'un courrier ne vienne mettre un terme brutal à cette attente, en annonçant cette terrible nouvelle qui bouleversera la vie de familles entières, et ce sur plusieurs générations.

[ Coll. DUMIS-CHAUBARD ]



Louis, Anna et leur fille Renée Urbain  
[ Coll. SIREUX ]

Durant tout le conflit, Anna écrit régulièrement à son mari Louis Urbain, à son beau-frère Jean-Pierre et à son frère Pierre Fargeaudou, tous partis sur le front. Si Louis et Pierre en reviennent, Jean-Pierre succombera des suites de ses blessures le 13 juin 1916 à Lyon.

Sur cette photographie, on peut voir Louis, Anna et leur fille Renée, probablement durant une permission.

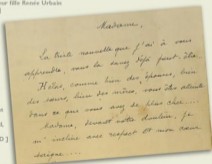


[ Coll. DUMIS-CHAUBARD ]

« Cher papa,

Je viens aujourd'hui à mon tour te souhaiter une bonne et heureuse année accompagnée de beaucoup d'autres et une bonne santé que je désire et une bonne chance que je te désire, cher papa, et de revenir auprès de moi le plus tôt possible car je serais bien content que la nouvelle année soit bien plus meilleure pour nous que celle que nous venons de laisser car c'est une terrible année, l'année 1914. Je suis bien jeune et je pense que je m'en rappellerai le reste de ma vie. Enfin cher papa je souhaite que ma belle carte te trouve en aussi bonne santé que comme elle est sur le point de me quitter. Ton fils dévoué qui pense toujours à toi. »

Carte postale de François Dumis, de Saint-Martin-Terressus, à gauche sur la photographie, aux côtés de sa mère Fanny et de son petit frère Germain.



Lettre annonçant le décès de Léonard Ringaud, de Moissannes  
[ Coll. RINGAUD ]

À la mort d'un soldat, ce sont généralement le maire ou les gendarmes qui ont la lourde tâche d'annoncer le décès à sa famille, si elle ne l'a pas déjà appris par courrier.

attente et  
deuil



[ Coll. RIBOULET ]



À la mort de René Cyne, le 17 octobre 1918 à l'hôpital complémentaire de Troyes des suites d'une maladie contractée en service, sa femme Marie (à droite) porte le deuil.

Leur fille, Georgette, alors âgée d'à peine quatre ans, devient pupille de la nation, ce qui lui permet de bénéficier de certaines allocations.

Avec l'intervention des Américains aux côtés des troupes alliées et, parallèlement, le retrait du conflit d'une Russie en pleine révolution, l'année 1918 se profile comme étant celle du dénouement.

L'Allemagne lance en mars une dernière grande offensive, mais après quatre années de guerre, ses troupes sont épuisées et se heurtent à la ligne défensive des Alliés. Désormais, elles doivent reculer et, à bout de forces, les puissances centrales s'effondrent.

L'armistice est signé sans condition le 11 novembre. Malgré cela, la paix n'est pas encore faite et l'Europe est ruinée.

# armistice

[ Coll. PAUTOU ]



Extrait du carnet de Jean Lajat [ Coll. LAJAT ]



## VIVE LA PAIX ! L'Allemagne a signé l'Armistice Les hostilités ont pris fin lundi 11 novembre, à 11 heures

Titre du Populaire du Centre, 11 novembre 1918



« Souvenir d'occupation 17 BCA 27-4-19 »  
[ Coll. ARNAUD ]

Malgré la fin des hostilités sur le front occidental, l'hiver 1918 ne signifie pas forcément le retour au pays pour les soldats. Sur le front oriental, la guerre n'est pas finie et l'Allemagne défaite doit être occupée.

Jean Lajat, mobilisé jusqu'en juillet 1919, traverse l'Alsace reconquise et entre sur le territoire allemand durant l'hiver 1918-1919 :

« On pouvait avoir souvent des permissions pour aller visiter Metz, entourée de ses forts redoutables. La cathédrale mérite d'être vue. La statue du Kaiser aussi pouvait attirer l'attention, édifée sur les bords de la Moselle, elle avait été enlevée de dessus son socle et la tête de l'empereur baignait dans l'eau, on crut tout d'abord que c'étaient les soldats français qui l'avaient renversée, mais c'étaient les Messins eux-mêmes qui à la nouvelle de la débâcle allemande avaient voulu se venger sur leur tyran ».

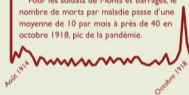
Puis, à l'été 1919, c'est enfin l'heure de rentrer chez soi : « Je bénéficiais [...] de un mois sur mes camarades, mais j'avais bien payé ma dette à la patrie. 82 mois de ma meilleure jeunesse à servir et défendre la France ».

Dans une lettre à Paul Gorceix, de Bujaleuf, Jules-Ferdinand Gay-Lussac, petit-fils du célèbre physicien, écrit le 1<sup>er</sup> novembre 1918 :

« J'espère que dans le bon air de montagne vous échapperez aux influences de la grippe espagnole. Dans notre région, nous venons de passer une semaine assez dure. La moitié de notre personnel a été atteinte, mais ce n'a été que gênant. Dans les villages autour de nous il y a eu des ravages. Le curé est sur les dents. On dit, et ce serait bien à désirer, que le point culminant a été atteint et que la courbe commence à s'infléchir ».

L'automne 1918 devait être pour les Alliés la fin d'une guerre terrible. Mais à cette période, un nouvel ennemi particulièrement dangereux vient frapper le monde entier : la grippe espagnole. Entre 1918 et 1919, ce virus tue plus de 20 millions de personnes, civils et militaires. Au front, la proximité et le manque d'hygiène favorisent sa propagation.

Pour les soldats de Monts et Barrages, le nombre de morts par maladie passe d'une moyenne de 10 par mois à près de 40 en octobre 1918, pic de la pandémie.



[ Coll. PAUTOU ]



Chaque mois de guerre, les hommes tombent par milliers sur les champs de bataille ou dans les hôpitaux. En 1914, le nombre de morts est tel que les corps sont placés dans des fosses communes. Mais peu à peu, les tombes sont individualisées et le recours à ces fosses devient exceptionnel.

Après la guerre, de nombreuses familles cherchent à faire rapatrier les corps de leurs morts. De 1920 à 1922 notamment, des campagnes de regroupement et d'identification des sépultures sont lancées, mais de très nombreux soldats demeureront disparus ou non identifiés.

Dans les cimetières des communes de Monts et Barrages, les plaques funéraires, le plus souvent en métal émaillé ou en porcelaine, font partie des rares vestiges témoignant encore de la disparition de leurs soldats. Sur certaines tombes, les noms et les portraits de deux ou même de trois soldats issus d'une même famille sont inscrits.

Pour beaucoup de familles, le rapatriement des corps et la célébration des obsèques sont essentiels. Pourtant, ils seront nombreux à demeurer dans les vastes nécropoles, à l'image de celui de Joseph Faure, né à La Geneytouse, dont la plaque, à droite, n'a jamais été posée dans le cimetière de sa commune.

D'autres resteront des « disparus ». C'est le cas de Jean Nony, de Neuic-Entier; dont le corps ne sera jamais retrouvé, malgré une enquête menée vers 1921 dans la Meuse sur la demande de son père.

Malgré cela, des plaques sont parfois posées sur le tombeau familial en leur souvenir, avec la mention suivante :

**A LA MÉMOIRE DE**

Plaque de Pierre-Jean Dugan, cimetière de Champigny [ PAH ]

Certains soldats meurent dans les nombreux hôpitaux de l'arrière, parfois très loin de chez eux. Lorsqu'ils ne peuvent être rapatriés, ils sont placés dans des carrés militaires.

Le Pays Monts et Barrages en compte deux, l'un dans le cimetière d'Eymoutiers et l'autre dans celui de Saint-Léonard de Noblat, sur les 2 000 que compte le territoire national.

cimetières



[ Coll. VALADAS ]



Nécropole nationale de Landrecours-Lempire, près de Verdun [ Coll. VANDEAUX ]

Partout sur la ligne de front et durant toute la guerre, des cimetières improvisés se multiplient. Après la guerre, ils sont regroupés en 265 nécropoles nationales sur le territoire métropolitain.

Si 250 000 corps ont pu être rapatriés au sein du cimetière de leur commune, ces nécropoles abritent encore les tombes de 740 000 combattants français.

Vastes champs de croix alignées et identiques, elles rappellent à quel point la Première Guerre mondiale fut meurtrière.

Carré militaire du cimetière d'Eymoutiers [ PAH ]





Cimetière de Saint-Léonard de Noblat [ PAH ]



Plaque funéraire de Léonard Lemaître,  
cimetière de Saint-Paul [ PAH ]



Cimetière de Sarriat-sur-Vige [ PAH ]

Plaque funéraire, famille Tabaud,  
cimetière de Saint-Léonard de Noblat [ PAH ]



Cimetière d'Espunettes [ PAH ]



Cimetière de Peprat-le-Château [ PAH ]



Cimetière d'Eyboudet [ PAH ]

Le traumatisme résultant de quatre années d'une guerre particulièrement meurtrière incite la plupart des communes de France à ériger un monument dédié à la mémoire de leurs citoyens morts durant le conflit.

Conçus en vue de cérémonies commémoratives, en particulier le 11 novembre, ces monuments aux morts, autels laïcs et civiques, sont porteurs d'une grande charge symbolique, dont le sens peut varier sensiblement en fonction de leurs emplacements, formes, décors ou inscriptions.

Si la forme du monument de Nedde sera conservée, l'inscription patriotique proposée par l'architecte, « *RF - Nedde - Aux braves morts pour la patrie* », sera remplacée par « *Nedde - À ses enfants victimes de la guerre* », inscription pacifiste plus conforme à l'état d'esprit du secteur.

Sur le territoire de Monts et Barrages, quatre autres monuments reprennent les notions pacifistes de « *victimes de la guerre* » à Chéissoux, Peyrat-le-Château et Saint-Julien-le-Petit, ou de « *morts pour la liberté du monde* » à Châteauneuf-la-Forêt.

Les inscriptions plus patriotiques, elles, sont quasiment absentes. Tout juste trouve-t-on des « *morts pour la patrie* » à La Geneytouse et Saint-Denis-des-Murs, et de « *glorieux morts* » à Roÿères.



Nedde, plan d'architecte [ Arch. dép. 87 ]  
[ O 1881 ]



Nedde [ PAH ]



Linards [ PAH ]



Brugerès, Moissannes [ PAH ]

Parmi les 34 monuments officiels du pays Monts et Barrages, quatre se démarquent par une forme originale ou une représentation particulière : celui de Saint-Paul par ses colonnes, le très abouti et lumineux monument de Linards, et les deux figures féminines de Saint-Léonard de Noblat et Châteauneuf-la-Forêt.

De nombreuses paroisses se sont de plus dotées de plaques commémoratives visibles dans les églises (Le Châtenet-en-Dognon Doms, Eymoutiers, etc.).

Enfin, le village de Brugerès à Moissannes possède son propre petit monument.

Éléments végétaux (palmes du martyr, lauriers de la victoire, couronnes mortuaires) et ornements militaires (croix de guerre et glaive) constituent le décor des monuments aux morts du territoire. Les symboles patriotiques et les trophées de guerre sont très peu représentés : coq à Sauvat-sur-Vige, obus à Saint-Denis-des-Murs.

Quant aux croix latines, symboles religieux, elles n'apparaissent que sur les monuments placés dans les cimetières.



Sauvat-sur-Vige [ PAH ]

Saint-Denis-des-Murs [ PAH ]



Chéissoux [ PAH ]



Saint-Gilles-le-Forêt [ PAH ]



monuments





[ PAH ]



[ PAH ]

Parmi les trente-quatre monuments aux morts du pays Monts et Barrages, deux se démarquent par le choix d'une statuaire féminine. Si les élus de Châteauneuf-la-Forêt font le choix d'une figure allégorique de la liberté, copie de la statue offerte par la France aux États-Unis et installée à New York en 1886, ceux de Saint-Léonard de Noblat optent pour la représentation d'une Limousine, en costume local, se recueillant : mère, femme ou sœur des enfants de la commune morts pour la France.

Châteauneuf-la-Forêt [ PAH ]



[ Arch. dép. 87 - 2 O 703 ]



Quant au monument en lui-même, le socle est réalisé par le sculpteur et marbrier Félix Honorat, de Limoges, et la statue de la Liberté, réplique de celle de Bartholdi, fait partie du catalogue de 1921 des fonderies d'art du Val d'Osne, en Haute-Marne.

Dans un extrait du registre des délibérations du conseil municipal de Saint-Léonard de Noblat, daté du 12 novembre 1919, un passage fait montre de l'ambition des élus mialétoeux : « Après Limoges, Saint-Léonard de Noblat a le clocher le plus haut et le plus beau du département ; il en sera même du Monument de ses Morts ».

On peut ajouter la précocité à l'ambition puisqu'une délibération datée du 18 juillet 1915, avant la fin de la première année de guerre, indique déjà : « À la fin des hostilités, un monument commémoratif où seront inscrits les noms de tous les enfants de Saint-Léonard morts pour la Défense Nationale, sera érigé dans cette localité par les soins de la municipalité ».



Saint-Léonard de Noblat [ PAH ]

Limousine se recueillant devant les sépultures de soldats morts pour la France, le monument aux morts de Saint-Léonard de Noblat, mis en place dans la seconde moitié des années 1920, est une œuvre originale du sculpteur Henri Couthellas.

Né à Limoges en 1862, Couthellas étudie notamment au lycée Gay-Lussac avant d'intégrer l'école des Beaux-Arts de Paris. Il est considéré au début du XX<sup>e</sup> siècle comme le grand sculpteur limousin. Après la Première Guerre mondiale, il réalisera plusieurs monuments aux morts, dans la région et au-delà.

[ Arch. dép. 87 - 2 O 703 ]

Le monument aux morts de Châteauneuf-la-Forêt est une œuvre collective. Une fois les budgets votés en 1923 par la municipalité, celle-ci se tourne vers l'architecte Sautour, de Limoges, et l'entrepreneur Cayal, de Châteauneuf-la-Forêt.



Si un grand nombre de poilus, profondément marqués, gardent le silence sur la rudesse de leur vie au front, d'autres éprouvent rapidement le besoin de raconter et de témoigner des bouleversements et traumatismes entraînés par la Grande Guerre.

Plusieurs artistes, auteurs, maître verrier, ou peintres comme Élie Lascaux, liés au territoire de Monts et Barrages, trouveront dans la guerre une source d'inspiration qui donnera naissance à des œuvres reconnues.

Dès les premiers temps du conflit, Roland Dorgèles, pourtant deux fois réformé, s'engage dans l'infanterie. Il a alors 29 ans. Marqué par ce qu'il a vécu au front, il écrit dès 1919 le célèbre roman *Les croix de bois* qui rencontre un immense succès. C'est l'un des premiers ouvrages à raconter la vie quotidienne des soldats de la Grande Guerre. Dorgèles devient membre de l'Académie Goncourt, et le reste pendant plus de quarante ans.

Roland Dorgèles [ Coll. MORLON ]



Né à Amiens, il passe de nombreuses vacances en Limousin et notamment à Sauviat-sur-Vige. C'est également dans la collégiale de Saint-Léonard de Noblat qu'il choisira d'épouser religieusement sa seconde épouse, le 5 août 1961.

Francis Chigot  
[ Coll. TANDEAU DE MARSAC ]



La famille de Francis Chigot tient son nom d'un village de Saint-Léonard de Noblat dont elle est originaire. Célèbre maître verrier de Limoges, il part pour le front en 1914 où il est rapidement blessé. Après la guerre, il laissera son empreinte lors de la reconstruction de villages détruits dans le nord et le nord-est de la France, en créant notamment les vitraux de l'église de Souchez et ceux de l'église de Carency, résolument modernes et novateurs.

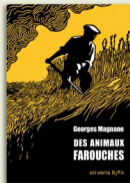


Vitraux de  
l'église de  
Souchez  
[ Coll. Office de tourisme  
et de  
patrimoine de  
Lemo-Lévis ]  
Yann Cussey ]

F. Chigot  
1933



Georges Magnane [ Coll. BAUER ]



Né en 1907 à Neuvic-Entier, Georges Magnane, de son vrai nom René Catinaud, passe toute son enfance dans la ferme familiale en Limousin. Sa réussite scolaire lui permet d'entreprendre des études supérieures à Paris puis à Oxford. Passionné de lettres et de sport, il devient à la fois romancier, sociologue, sportif, traducteur, journaliste ou encore scénariste. C'est vers la fin de sa vie, en 1978, qu'il écrit son dernier roman, *Des animaux farouches* où il retrace l'histoire de sa famille et de son village durant son enfance entre 1911 et 1919.

Là, il décrit la beauté et la brutalité de la paysannerie limousine de l'époque, et surtout la violence avec laquelle elle fut fauchée par la guerre.

inspirations



# LA DER DES DER ?

Si l'armistice est signé le 11 novembre 1918 entre la France et l'Allemagne, la fin de la guerre se concrétise par l'élaboration d'une série de traités de paix pour chacune des nations vaincues. Le 28 juin 1919, tous les regards sont tournés vers l'Allemagne. C'est sans concertation avec ses dirigeants que les pays vainqueurs signent le traité qui décidera de son sort : le Traité de Versailles.

Pour l'Allemagne, jugée seule responsable du déclenchement du conflit et de tous les dommages causés, les termes du traité sont accablants. Elle n'a pour tant d'autre choix que de signer, menacée par une reprise des actions militaires.

Réparation de tous les dommages causés, restrictions militaires, abandon de colonies africaines et asiatiques, restitution de l'Alsace et de la Lorraine à la France, morcellement des territoires de l'Empire : par ce traité, l'Allemagne est mise à genou. La carte des frontières européennes est de plus profondément modifiée.

Humiliées et considérablement affaiblies, les nations vaincues gardent de forts ressentiments envers les puissances alliées. Pour tous, le bilan de la guerre est catastrophique et la situation de crise qui s'installe dans l'après-guerre favorise la montée de sentiments nationalistes et expansionnistes en Italie, où se met en place un régime fasciste, et en Allemagne où s'impose le régime nazi dirigé par Adolf Hitler, un ancien soldat de la Grande Guerre. Il est celui qui mènera le monde vers un nouveau conflit total : en 1939 débute la Seconde Guerre mondiale.



L'Europe en 1922

en rouge l'ancien empire allemand - en vert l'ancien empire austro-hongrois

## Hitler a voulu l'irréremédiable !

## ENTREE EN GUERRE DE LA FRANCE ET DE LA GRANDE-BRETAGNE

Titre du Populaire du Centre, 4 septembre 1939



Je partis donc le matin du 12 août [1914] avec les larmes plein les yeux, laissant ma femme et mon fils dans la tristesse et avec tout le travail de notre petit bien sur ses bras. Je me dirigeais du côté de la gare de Châteauneuf-Bujaleuf [...].

J'arrivais à Limoges vers 10 heures où il me fallut passer la nuit dans la gare, n'ayant pas d'autre train pour aller plus loin. Là je commençais un peu à connaître que c'était la guerre.

Jacques BIRON / Souvenirs sur la guerre de 14-15 / coll. REYNET / 1915



ISBN : 978-2-9552135-1-3



9 782955 213513